

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a lowercase, sans-serif font. The letter "u" is stylized with a circular graphic element around it. The logo is set against a red rectangular background.

Dans l'oeuvre de Susin Nielsen, l'optimisme n'a pas dit son dernier mot

Marie-Maude Bossiroy

Volume 40, numéro 3, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87412ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

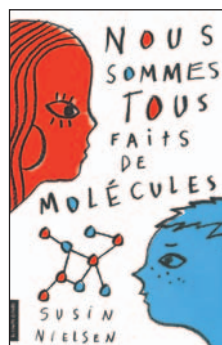
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bossiroy, M.-M. (2018). Dans l'oeuvre de Susin Nielsen, l'optimisme n'a pas dit son dernier mot. *Lurelu*, 40(3), 77–78.



(photo : Tallulah Photography)



Dans l'œuvre de Susin Nielsen, l'optimisme n'a pas dit son dernier mot

Marie-Maude Bossiroy

En septembre 2017, La courte échelle lançait *Les optimistes meurent en premier*, le plus récent roman pour adolescents de Susin Nielsen. Cela porte à quatre le nombre de titres de l'écrivaine anglo-canadienne publiés au Québec¹. En 2013, La courte échelle a édité *Les maux d'Ambrose Bukowski*, puis *Ma vie (racontée malgré moi)*, par Henry K. Larsen à suivi en 2014. Dans les deux cas, la qualité de la traduction a valu à Rachel Martinez d'être finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada. Ce n'est donc pas surprenant que cette dernière ait aussi été invitée à traduire les romans subséquents. En 2015, la maison d'édition montréalaise revenait à la charge avec *Nous sommes tous faits de molécules*, un roman qui a été récompensé par un Prix Jeunesse des libraires (catégorie 12-17 ans, hors Québec).

Autonomes, mais étroitement liés par leurs cadres spatiotemporels (les récits se déroulent dans le Vancouver contemporain) et par une résurgence de personnages, les romans de Nielsen racontent l'adolescence, avec tout ce que cette période charnière comporte de montagnes russes émotionnelles.

Milieus scolaires toxiques

Le caractère hostile des milieux scolaires est l'un des thèmes privilégiés par l'auteure. Dans les romans de Nielsen, sauf dans *Les optimistes meurent en premier*, l'école est un lieu dépeint comme un environnement toxique dans lequel les uns s'en prennent aux autres avec brutalité. L'exemple le plus flagrant de cette violence se manifeste dans le roman *Ma vie (racontée malgré moi)*. Cette œuvre prend la forme d'un journal intime dans lequel Henry se confie sur les événements tragiques qu'a vécus sa famille quelques mois plus tôt. En réponse à des années d'humiliation et d'acharnement, le grand frère d'Henry a tiré à bout portant sur

un autre élève, puis s'est enlevé la vie. Forcé de déménager à la suite du drame, Henry constate que la violence pourrait également sa nouvelle école secondaire. Une brute, Troy, attaque verbalement et physiquement son bon ami Farley, un garçon à l'allure frêle, mal équipé pour se défendre.

Les lecteurs de Nielsen ont déjà rencontré Troy et ses acolytes dans un précédent roman. En effet, Nielsen fait fréquemment traverser des personnages d'un roman à l'autre. Dans *Les maux d'Ambrose Bukowski*, cette bande d'inconscients a jugé qu'il serait amusant de glisser une arachide dans le sandwich d'Ambrose. Allergique, le garçon de douze ans se retrouve aux soins intensifs. Alors que la direction intervient plutôt mollement, la mère d'Ambrose préfère retirer son enfant de cet endroit où l'on fait peu de cas de la sécurité des élèves.

Le sujet de la violence et de l'intimidation est aussi abordé dans *Nous sommes tous faits de molécules (NSTFDM)*. Le personnage de Stewart se fait harceler dans les vestiaires du gymnase, si bien qu'il se cherche des astuces pour éviter les cours d'éducation physique. À l'inverse, le personnage d'Ashley fait plutôt partie des intimidateurs de l'école. Piètre élève, elle se valorise en rabaissant les autres. Elle justifie sa méchanceté en affirmant que «le secondaire est un monde cruel» (*NSTFDM*, p. 101), ce qui, après tout, n'est pas uniquement sa faute. À la fin du récit, parce qu'elle a goûté à sa propre médecine, Ashley instaure une transformation positive des rapports sociaux au sein de l'école. Elle «parvient à redonner un peu de pouvoir aux plus faibles» (*NSTFDM*, p. 313) en créant des escouades de protection autour des élèves victimes d'intimidation. Ce type de revirement, propre à l'écriture de Nielsen, suggère qu'aucune situation n'est inextricable. Visiblement, l'auteure a un parti pris pour l'optimisme.

Parents aimants, familles éprouvées

De manière générale, dans la littérature pour adolescents, on retrouve beaucoup de représentations de familles dysfonctionnelles. Ce n'est pas le cas dans l'œuvre de Nielsen. Elle décrit des foyers où règne un climat de bienveillance. Dans tout le corpus, on croise des parents aimants qui, sans être parfaits, font de leur mieux. Les personnages adolescents ne sont pas laissés seuls avec leurs inquiétudes ou leurs questionnements, puisque leurs parents leur offrent habituellement une oreille attentive. La mère d'Ashley insiste pour passer du «temps de qualité mère-fille» (*NSTFDM*, p. 95). Celle de Petula, dans *Les optimistes meurent en premier*, tient à ouvrir le dialogue au sujet de la sexualité. Elle lui fait alors savoir qu'elle peut se confier sur tous les sujets qui la préoccupent. Bref, les adultes écoutent, protègent et encadrent leurs enfants.

Il est pertinent de noter que les pères des protagonistes se montrent aussi attentifs et dévoués que les mères. Par exemple, le père de Stewart accompagne son fils à sa première journée d'école et il s'assure qu'il y est bien. Le père d'Henry (*Ma vie racontée malgré moi*, *MVRMM*) dit qu'il tient à assister à tous les petits et grands exploits de son enfant. Peu stéréotypée, la représentation des parents paraît dénuée de sexisme. D'une part, les hommes prennent généralement autant de responsabilités que les femmes en ce qui concerne les soins apportés aux enfants. D'autre part, Nielsen n'hésite pas à montrer la vulnérabilité de ses personnages masculins. Le père d'Henry ne cache pas ses émotions. «Mon père est un grand sensible. On se moquait de lui parce qu'il avait toujours la larme à l'œil [...], même pendant les publicités de Tim Hortons. Ma mère disait qu'il était comme un After Eight : croquant à l'extérieur, mais fondant à l'intérieur» (*MVRMM*, p. 101).

Chacune des familles représentées est éprouvée par un deuil. La famille d'Henry est dévastée à la suite du suicide du fils aîné. Les parents vivent beaucoup de culpabilité, même s'ils n'ont rien à se reprocher. Ils n'ont pas manqué à leurs responsabilités. Ils savaient que leur fils n'allait pas bien et ils ont tout tenté pour l'aider : « Certains « experts » [...] ont prétendu que mes parents étaient violents, absents ou même stupides. Ces personnes se trompaient. Papa et maman ont commencé à s'inquiéter constamment pour mon frère dès son entrée au secondaire » (*MVRMM*, p. 53). Cet extrait permet de constater qu'Henry a été élevé dans un milieu familial au sein duquel les enfants étaient entourés d'adultes réellement soucieux de leur bien-être.

Par ailleurs, le thème de la séparation des parents est exploité à quelques reprises par l'écrivaine canadienne. Cette situation provoque initialement de vives inquiétudes chez les adolescents. Le monde d'Ashley s'écroule littéralement quand son père, assumant son homosexualité, quitte le foyer familial. Elle se sent alors abandonnée et trahie. De même, dans *Les optimistes meurent en premier*, Petula essaie, sans succès, de maintenir l'unité de la famille. Cette dernière, tout comme Ashley, réalisera finalement que la séparation de ses parents ne nuit pas à sa propre relation avec eux. Après la rupture, ils sont, en fait, encore plus présents pour elle.

La relation d'aide

En plus de pouvoir se confier à leurs parents, plusieurs des personnages bénéficient du soutien de spécialistes. Nielsen semble attachée à la figure du psychologue, qui revient à quelques reprises. Au début du roman *Les optimistes meurent en premier* (*LOMEP*), on apprend que Petula, qui vit des troubles anxieux sévères, a décidé de ne plus rencontrer la sienne, qui ne réussissait qu'à la faire « sentir encore pire » (*LOMEP*, p. 6). Elle fait cependant partie d'un groupe d'art-thérapie. La thérapeute responsable du groupe n'est pas particulièrement douée, elle non plus, mais les jeunes du groupe s'ouvrent peu à peu les uns aux autres, ce qui leur fait le plus grand bien. C'est grâce au soutien de ses camarades que Petula parvient à retrouver un équilibre émotionnel. À la toute fin du roman, elle consent à rencontrer un nouveau psychologue afin de poursuivre son cheminement. Il s'agit cette fois de Cosmo, un sympathique personnage rencontré dans *Les maux d'Ambroise Bukowski*.

Henry et Stewart ont chacun un psychologue à qui ils peuvent se livrer. Le premier est très critique envers le professionnel et n'a pas trop envie « que quelqu'un étudie scientifiquement les phénomènes de [son esprit] » (*MVRMM*, p. 7). Il tient pourtant un journal intime, à sa suggestion. À défaut de verbaliser sa peine, il se libère par l'écriture.

Pour sa part, Stewart a développé un fort lien de confiance avec sa psychologue. Il peut l'appeler, le jour comme la nuit, que ce soit pour lui parler de sa mère décédée ou pour se vider le cœur sur ses autres préoccupations d'adolescent. Stewart respecte sa psychologue et il la cite à plusieurs occasions : « Selon la D^r Moscovitch, le fait d'être triste à l'occasion ne veut pas nécessairement dire qu'on ne peut pas être heureux en même temps » (*NSTFDM*, p. 9).

Susin Nielsen peint une galerie de personnages adolescents qui portent en eux une grande souffrance. Or leur tristesse ne prend pas toute la place, ni dans leur vie ni dans leurs propos. Chacun d'eux fait preuve de beaucoup d'humour et d'autodérision, de sorte que, dans l'ensemble du corpus, le comique côtoie le tragique. À l'instar du D^r Moscovitch, Nielsen suggère que la peine et le bonheur peuvent cohabiter. Ses livres, qui font rire et pleurer, tout à la fois, traduisent parfaitement cette philosophie.



Note

1. En 2011, un autre roman de Susin Nielsen a été édité en France chez Hélicon, sous le titre : *Dear George Clooney, tu veux pas épouser ma mère?*



Texte: Frédéric Wolfe
Illustrations: Marie-Ève Tremblay

Un album touchant sur l'importance de briser l'isolement

Maintenant disponible dans un tout nouveau format rigide!

Lauréat
Prix Cécile-Gagnon 2017,
catégorie Album

En lice
Prix Peuplier 2018

Financé par le
gouvernement
du Québec

Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

fonfon